

Cécile Miquel

L'« intrusion professionnelle » d'une sociologue-anthropologue dans l'envers gitan du décor urbain

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Cécile Miquel, « L'« intrusion professionnelle » d'une sociologue-anthropologue dans l'envers gitan du décor urbain », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 19 - n°2 | 2003, mis en ligne le 19 avril 2007, consulté le 11 février 2012. URL : <http://remi.revues.org/2955> ; DOI : 10.4000/remi.2955

Éditeur : Association pour l'étude des migrations internationales

<http://remi.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://remi.revues.org/2955>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Université de Poitiers

Cécile Miquel

L'« intrusion professionnelle » d'une sociologue-anthropologue dans l'envers gitan du décor urbain

Pagination de l'édition papier : p. 115-125

- 1 Pour un grand nombre de Barcelonais, le quartier de La Mina est le lieu où sont exhibées toutes les phobies de la société : précarité, délinquance, psychotropes, maladies, logements décrépis ; tout y est synonyme de « déchéance humaine ». Les peurs sont projetées sur ce seul espace et l'on affirme qu'il serait dangereux de s'y aventurer. Perçu comme repaire des Gitans, ce lieu centralise dans l'imaginaire social toutes les corruptions rencontrées à Barcelone.
- 2 Intriguée par une telle rumeur, je suis partie à la rencontre des habitants de La Mina. Je désirais connaître un groupe de femmes gitanes qui venait de publier un livre de cuisine élaboré dans le cadre d'un atelier organisé par le « Centro Cultural Gitano del barrio de La Mina » (Perona *et alii*, 1996). Ce ne sera qu'après plusieurs mois de recherche passés au sein de cette association que je pourrai découvrir l'envers du décor et rencontrer des personnes qui s'ouvraient aux autres et se révélaient porteuses d'initiatives.
- 3 C'est avec le souci de mettre en lumière cette réalité que je restituerai le cheminement parcouru au sein d'une communauté Gitane. Je commencerai par cerner ce quartier afin de le situer dans son contexte d'isolement urbain particulier. Une deuxième partie sera consacrée à l'inscription d'une communauté andalouse gitane dans cet espace. Dans un troisième temps, j'aborderai la question de mon implication sur le terrain.
- 4 Nous verrons ainsi que cette communauté délaissée dans le quartier de La Mina, considérée comme définitivement étrangère et incapable, nous ouvre ses portes pour modifier notre perception habituelle de l'altérité.

La mina : un quartier de relégation

- 5 Situé en périphérie Nord de la ville et rattaché à la circonscription de Sant Adrià de Besós, ce quartier a été construit à la hâte afin d'épurer les banlieues de Barcelone de l'immense vague migratoire qu'a connue la Catalogne dans les années soixante. Une demi-heure de trajet en métro le sépare du centre historique de la grande cité. Sa configuration est toute particulière : limité au Sud par une voie ferrée et à l'Est par la rivière de Besós, il est longé par une imposante autoroute littorale.
- 6 Là sont implantés les bâtiments d'habitats sociaux les plus austères de la métropole. Leur distribution se résume à d'énormes cubes rectangulaires, parfaitement alignés, séparés par de vastes espaces bétonnés, hybrides de la place publique et de la *rambla*. Deux mille sept cent vingt et un demeures habitables y sont recensées, ainsi que cent quatre-vingt-un locaux commerciaux.
- 7 Le quartier de La Mina résulte d'un processus de sélection sociale bien décrit par les chercheurs de l'École de Chicago : la ville est en quelque sorte, « un gigantesque mécanisme de tri et de filtrage » (Park, 1984). Dès lors il n'est pas étonnant de rencontrer dans ce quartier tous les individus stigmatisés¹, considérés comme en marge de la société.
- 8 Dans ces conditions, le quartier de La Mina se convertit rapidement en zone des « laissés pour compte », en espace où les autorités entassèrent les communautés gitanes, chassées des bidonvilles du « Campo de la Bota » et de « Sant Pau », et les populations immigrées marginales dispersées dans la banlieue de Barcelone (San Román, 1997). C'est dans cet espace encore que furent écartés « les étrangers » : les autres différents mettant les structures de la société en péril. Isolés de la ville, les blocs se sont transformés en grand dépotoir humain, et le secteur, en cité dortoir : « un vaste délestoir diurne »².

L'inscription d'une communauté gitane

- 9 Je ne tenterai pas une démonstration sur l'effectivité de la réalité communautaire gitane, elle est posée comme incontournable. Il ne s'agit pas cependant de coller à ce groupe des traits culturels soi-disant ancestraux prouvant leur consistance. L'évolution est inhérente à tout groupe humain vivant. Aussi la culture gitane n'est pas une culture morte de pacotille, à « muséifier » (pas plus que toute autre), dont il faudrait prouver la survie. Elle se pose comme une réalité qui se vit, pour ces gens, au quotidien.
- 10 La structure communautaire s'observe dans l'espace urbain. Elle recouvre dans le quartier de La Mina tout son sens. Elle n'est pas un *on* anonyme, mais un *nous* d'appartenance sociale se distinguant de tout autre groupe culturel. Cette communauté a institué l'altérité du territoire en se l'appropriant. Cette relation entre l'espace et les liens communautaires avait déjà été observée par Ferdinand Tönnies (1944). Pour lui, la communauté de sang comme unité de l'existence, tend et se développe vers la communauté de lieu, qui à son tour, se rapproche de la communauté d'esprit. Le propre de la communauté est alors de vouloir faire et de vouloir être ensemble sur un même territoire. L'anthropologue Teresa San Román (1989) qui a travaillé sur les gitans de Barcelone dira que « la culture gitane espagnole [...] prône plus que toute l'auto-assistance et la loyauté vis-à-vis du lignage dans le cadre du groupe ethnique, et l'indifférence vis-à-vis des autres ». Ainsi, si la communauté gitane tend à réunir ses membres sur un même territoire, c'est afin de réanimer le sentiment d'appartenance communautaire, mais aussi de soutenir cette cohésion pour s'unir contre les *autres* sociétales. C'est un jeu d'identité et d'altérité qui se crée entre les gitans et les « *payos* »³, mais aussi entre les gitans catalans, depuis longtemps installés en ces lieux, et les gitans andalous.
- 11 En définitive, ce *nous* communautaire est vécu dans l'espace commun de leurs relations où s'inscrit leur mode de vie, leurs normes mettant à distance l'*autre* ; celui qui n'appartient pas au groupe. Comme l'a déjà avancé Danielle Provansal (1997) « la définition du *nous* renvoie à celle de l'*autre*, en même temps qu'elle la conditionne, comme la définition de l'*autre* renvoie à celle du *nous* et la conditionne ». Il se crée alors une interdépendance entre la communauté et la société. L'une et l'autre ont besoin du différent pour pouvoir s'affirmer. La communauté gitane prend alors la place de la population « bouc émissaire. »

Les conditions de la recherche

- 12 Il me paraissait inconcevable d'élaborer une réflexion sans implication personnelle dans le quartier de La Mina. Je n'avais aucune connaissance du milieu à rencontrer. Or, accéder à une compréhension du gitan en ces lieux impose de sentir le plus possible ce que peut représenter la réalité d'une vie communautaire, à défaut de pouvoir la vivre.
- 13 J'ai donc opté pour l'imprégnation afin de permettre un apprentissage d'une culture qui n'était pas la mienne, privilégiant dans un premier temps l'observation sans jugement, sans condamnation, sans adhésion : une mise en éveil des sens, voir et reconnaître l'autre dans sa différence, son altérité comme un autre possible. Ma démarche procède alors d'« une rupture initiale à tout autre mode de connaissance abstrait et spéculatif, c'est-à-dire qui ne serait pas fondé sur l'observation directe des comportements sociaux à partir d'une relation humaine » (Laplantine, 1996). Rencontrer un groupe de personnes historiquement, culturellement et socialement liées, nécessite une certaine ouverture d'esprit laissant libre cours à l'étonnement et au dépaysement provoqués par le contact de l'autre⁴. Ce que je tenais pour naturel se révélait être le fruit de notre culture, d'homme défini en un temps et un lieu déterminé. Une approche ethnologique devait donc ouvrir cette recherche, c'est-à-dire une expérience qui comporte une part d'aventure personnelle dans l'inconnu.
- 14 Je devais prendre place dans cet univers pour pouvoir observer, sachant que se positionner en tant que voyant, c'est en même temps poser la condition d'être vu.
- 15 Il fallait alors négocier ma venue sur le territoire pour pouvoir dépasser ma position d'« intrus ». Je me suis maintes fois trouvée confrontée aux regards s'interrogeant sur ma présence. Puis, peu à peu, les regards se sont faits moins insistants ; j'apparaissais moins « étrange » dans le décor de leur quotidienneté, ceci grâce aux contacts relationnels que j'avais établi. Je me trouvais parlant avec des personnes faisant partie du groupe, toujours

accompagnée d'un de leur pair : instaurer une relation de convivialité était une condition nécessaire pour permettre une dynamique de parole. Au fil du temps, je suis devenue moins étrangère, c'est-à-dire acceptée dans le quartier et en situation d'observer les comportements quotidiens dans l'espace public.

16 Élias a défini la posture du chercheur en sciences sociales dans une dialectique (un va-et-vient et un équilibre) entre « distanciation » et « engagement » : *Distanciation* car, comme dans toute science, le chercheur visant la rigueur se doit de se démarquer des idées préconçues (les siennes, celles des acteurs qu'il étudie ou plus couramment partagées quant au domaine analysé) ; *Engagement* « car, si pour comprendre la structure d'une molécule on n'a pas besoin de savoir ce que signifie se ressentir comme l'un de ses atomes, il est indispensable, pour comprendre le mode de fonctionnement des groupes humains, d'avoir accès aussi de l'intérieur à l'expérience que les hommes ont de leur propre groupe et des autres groupes » (Heinich, 1997). C'est là ce que Nobert Élias (1996) nomme le « double lien psycho-physiologique et psycho-sociologique », soulignant « l'interdépendance fonctionnelle entre l'équilibre affectif d'un homme et le processus plus vaste sur lequel cet équilibre se règle ». Car s'inclure non seulement, socialement, mais subjectivement fait partie de l'objet scientifique que nous cherchons à construire (Laplantine, 1996).

17 C'est Malinowski (1993) qui, l'un des premiers, nous a montré que l'on commence à s'intégrer et à comprendre la société que l'on se propose d'étudier « à partir du moment où [l'on se] trouve seul » et où l'on partage les activités, les joies et les peines de la population. Dans le champ de l'anthropologie contemporaine, l'exemple le plus souvent cité est celui de Clifford Geertz (1983) qui se retrouve dans un village isolé, dans l'indifférence générale, en position d'« intrus professionnel ». Il montre comment une descente de police fait passer l'ethnologue de la situation d'ailleurs (*away*) à la participation (*in*) à la vie du groupe.

18 En ce qui me concerne, ce sera une succession d'expérience au sein de l'association « Centro Cultural Gitano del barrio de La Mina » qui me permettra de dépasser ma position d'« intrus professionnel » pour prendre part à des activités du groupe.

À la découverte d'une association gitane

19 C'est par un midi d'hiver que je fais mes premiers pas dans le quartier de La Mina. Il me semble que j'ai traversé les frontières d'un autre pays. Une foule de gitans arpente les avenues et places délaissées par les blocs de béton et bien que ces lieux conservent un aspect impersonnel, ils ont su se l'approprier, jusqu'à lui donner, en ce jour de marché, le caractère animé des espaces méditerranéens. Étant donnée la forte densité gitane rencontrée, je serai étonnée d'apprendre que seul un quart de la population du quartier appartient à cette communauté originaire de la province de Jaén.

20 L'ambiance rappelle celle d'un village andalou où tous les individus se connaissent et s'interpellent. Ici, des personnes accoudées aux fenêtres regardent passer les gens. Là, sous un porche, deux jeunes observent un individu accroupi se rouler une cigarette conique. Plus loin, au centre d'une place, deux petites filles s'essayaient aux « *zapateados* » flamencos sous l'œil attentif de leurs grands-mères. Les hommes, vêtus de costumes sombres et élégants, bavardent en petits comités. Le respect de l'âge fait que les places assises seront toujours réservées aux « *Viejos* », aux anciens faisant autorité au sein de la communauté. Les femmes se déplacent à plusieurs, souvent accompagnées de leurs enfants. Elles se consacrent aux achats pour la famille dans les magasins du quartier. Des patrouilles de policiers circulant dans des véhicules ou à pied surveillent de loin cette quotidienneté.

Premiers contacts avec l'association

21 Le chemin qui mène à l'association est simple : il suffit de suivre la grande artère tracée dans le béton et de prendre la première à droite juste avant l'autoroute. Plusieurs petits commerces et bars se succèdent en rez-de-chaussée. Il me faut à présent traverser la place « Camarón de las Islas », où fut érigé le buste de ce célèbre chanteur gitan à la demande du Centre Culturel Gitano. Plusieurs regards interrogateurs questionnent ma présence. Que peut bien vouloir une personne seule, de surcroît une femme « *paya* », étrangère au quartier ? Je contourne le dernier

bloc du polygone. De grandes fenêtres défendues par un imposant grillage, marquent la façade de l'association.

22 La porte d'entrée ouvre sur un bar. Il n'y a personne. Passant le pas de la porte, je me risque à un « Hola » (Bonjour). C'est alors qu'une voix masculine me répond, et m'invite à entrer. Elle provient d'une porte latérale. Je m'avance donc pour aller à sa rencontre me sentant observé par les clients. Il semblerait qu'ils n'aient pas l'habitude d'avoir de la visite féminine.

Le filtrage masculin

23 Sur les quatre personnes présentes dans la salle, le directeur et le trésorier de l'association, qui est aussi le tenancier du bar, se lèveront pour me serrer la main. Deux bureaux occupent l'espace : le premier, réservé au responsable, est face à la porte, le second, équipé d'un ordinateur est à gauche ; un « *payo* » semble y travailler. À droite, un fauteuil accueille un jeune gitan affalé.

24 Le responsable prend l'initiative de me demander ce que je désire. Je décline alors mon identité et expose le but de ma visite : contacter des femmes du Centre Culturel qui ont participé à la publication d'un livre de cuisine *Cocina Gitana*.

25 Mon interlocuteur prétexte alors qu'il « ne sait pas ce qu'elles font, qu'elles ont certainement beaucoup de chose à faire, et sont très occupées ». De toute évidence, il y avait un problème. Les hommes se posaient dans cette relation en tant qu'intermédiaires entre moi et le groupe des femmes gitanes. Ils se trouvaient en position d'évaluer mes intentions, mais aussi examiner quel était mon point de vue sur la population gitane alors que j'étais susceptible de vouloir « endoctriner » les femmes aux idées de « *paya* » considérées comme libérées.

26 C'est alors que le « *payo* », présent dans la pièce, intervient. Il m'explique qu'il a suivi des cours d'anthropologie à l'Université de Barcelone. Passant mon année scolaire dans ce même établissement, il fut alors facile d'engager la conversation. La rencontre devenue moins officielle, je me présente comme une étudiante française intéressée par la culture gitane.

27 Lorsque je me retourne, le directeur vient de poser le combiné téléphonique. Mon rendez-vous avec le groupe des femmes est fixé à la semaine suivante. Je quitterai l'association avec la conviction que si le « *payo* » n'était pas intervenu, il aurait été beaucoup plus difficile d'entrer en contact avec les femmes.

Une médiatrice

28 C'est ainsi, que par l'intermédiaire des hommes, je pus accéder au groupe des femmes, ou plutôt à leur représentante Paqui, chargée de coordonner les différentes activités auxquelles participent les femmes gitanes. Le lieu de rencontre facilement contrôlable par tous sera le « Centro Cultural Gitano del barrio de La Mina. »

29 Lorsque je rentre dans l'association, deux hommes sont accoudés au comptoir. Le responsable est absent et l'on me demande de passer dans le bureau. Cette pièce est décorée d'affiches, dont deux grandes photos de la fameuse danseuse de flamenco : Carmen Amaya. Il y a aussi de nombreuses petites images religieuses et une statuette de Saint Pancrace, apportant la prospérité dans les foyers, et que l'on retrouve dans tous les commerces d'Espagne.

30 Cela fait quelques minutes que j'attends lorsque réapparaît le barman. Semblant ne pas me prêter attention, il remue un tas de feuilles sur le bureau et fouille dans l'une des poches de son manteau, suspendu derrière moi, pour en tirer un paquet de cigarettes. Nous échangeons alors quelques banalités. Passionnée de flamenco, je lui demande des informations sur un dossier que j'aperçois sur le bureau et qui concerne un concours de chant flamenco. Il me dit avec un certain orgueil qu'une fois par an, ils organisent ce concours dans le quartier de La Mina. Il farfouille dans un tiroir pour me donner le programme de l'année précédente. J'apprendrai par la suite que cette manifestation fait la renommée du centre Culturel.

31 Ce n'est qu'un peu plus tard que Paqui se présente avec le sourire et me fait la bise. C'est une jeune femme dynamique qui interpelle les uns et les autres dans le couloir. Dès le premier contact, elle installe un climat de confiance entre nous. Le barman est toujours présent et ils échangent quelques mots. Ayant aperçu le dossier du concours de chant sur le bureau, elle lui demande l'autorisation de le regarder. Il lui donne alors un énorme album qu'elle feuillette.

- Elle me montre du doigt des danseuses éminemment connues dans le milieu du flamenco et elle précise que cette fête rassemble de nombreux gitans provenant de la frontière de Jaén.
- 32 L'entrevue durera ainsi plus d'une heure. J'apprendrai que cette jeune femme vient d'avoir 29 ans et qu'elle est célibataire. En m'annonçant cela, elle semble attendre une réaction. Je la regarde donc étonnée, en signe de surprise. C'est en effet une chose peu commune, pour une gitane, de n'être ni mariée ni d'avoir d'enfants à cet âge-là. Elle me dit aussi être née ici, et me précise que dans cette communauté de gitan andalou, elle est l'une des rares catalanes, m'annonçant ainsi sa différence et sa position de médiatrice entre la culture gitane et catalane. Dans la conversation, elle se réfère sans cesse à la famille, s'exprime en terme de « nous » et mêle son histoire personnelle et celle des « siens ».
- 33 Tout au long de l'entretien, des hommes ne cessent de traverser la pièce prétextant la recherche d'un document. La curiosité est grande et le contrôle constant.
- 34 Paqui me présente l'association comme une grande famille dont tous les membres sont parents et amis, à l'instar de toutes les associations gitanes de Catalogne. Ainsi sur les quatorze organisations localisées à Barcelone, on observe que dans chacune d'elles, une famille est dominante.
- 35 Lorsque nous nous quittons, elle me propose de nous retrouver quelques jours plus tard avec le reste du groupe des femmes à l'occasion de la préparation d'un banquet. Dès lors, une relation de sympathie s'installera entre nous et Paqui jouera le rôle de passeur avec les autres femmes gitanes à rencontrer.

L'expérience d'une immersion

- 36 J'attendais depuis un moment lorsque je vis un petit groupe de femmes se dirigeant vers le local où se trouvent les cuisines. Venant de la part de Paqui, elles m'accueillent chaleureusement.
- 37 Accompagnées de deux petites-filles de neuf et douze ans, elles sont six au total, âgées de dix-neuf à trente-trois ans. Nous entrons dans un petit bâtiment construit de plain-pied. Il s'agit d'une ancienne école maternelle composée de plusieurs salles de classe et d'une cour extérieure. Le « Centro Cultural Gitano del barrio de La Mina », s'est chargé de restaurer le local et d'aménager différents ateliers proposés par l'association. Une fois à l'intérieur, elles ferment les portes tout en disant ne pas se sentir en sécurité dans cette bâtisse reculée, située derrière le dernier édifice de La Mina, à 20 mètres de l'association.
- 38 Elles ont prévu de préparer un « *Potaje de Nochebuena* » (Soupe de Noël), des « *flamenquines* » et des « *Pestiños* ». Paqui arrive alors accompagnée d'une jeune fille blonde. C'est dans la gaieté et la bonne humeur que se dérouleront ces quatre heures de préparation. Je mettrai moi aussi la main à la pâte.
- 39 Elles me diront que le banquet qu'elles sont en train d'organiser est préparé à l'attention du commissariat de police de Sant Adrià de Besós. Devant mon étonnement, elles m'expliquent qu'elles ont monté une entreprise de restauration dans le cadre d'un programme européen appelé *Catering* dont l'objectif est de permettre à des groupes minoritaires de s'intégrer par le biais de la création d'entreprises de restauration.
- 40 Toutes mettront un soin particulier à me poser des questions et à écouter les réponses. Ayant un fort accent andalou, il me sera parfois difficile de les comprendre, Paqui servira alors d'intermédiaire.
- 41 C'est alors qu'Amalia va entrer en scène. Belle gitane d'un âge mûr, elle jouit manifestement d'un certain charisme et toute l'attention du groupe se porte sur elle. Alors que Manoli et Paqui préparent des « *Pestiños* », Lourdes et Julia les enveloppent pour les lui offrir. Elle se présente tout de suite à moi. Les filles nous encerclent, attentives à chacun des mots que prononce Amalia. Je lui dis la connaître pour avoir lu un passage la concernant dans le livre de cuisine. Elle me répond alors être enchantée de faire ma connaissance. Toutes attendent une réponse de ma part... Je ne suis pas sûre d'avoir bien compris... Impressionnée par la situation, je réponds un timide « *Yo Tambien* » (Moi aussi) qui, à ma grande surprise, sera repris par toutes. Elle s'approche alors de moi et me fait deux grosses bises. Avant de quitter la pièce, elle lance un « *Hasta luego guapa* » (À la prochaine mignonne). J'ai la sensation d'avoir passé une étape importante.

42 Nous terminons la journée dans une ambiance quasi familiale. Elles me préparent un échantillon de chacune des préparations. Je les quitterai le sac chargé de victuailles avec une invitation pour la semaine suivante, pour des retrouvailles autour d'un chocolat et de « *churros* ». C'est à partir de cet après-midi passé en leur compagnie, que nous commencerons à nous retrouver assez régulièrement.

Conclusion

43 Depuis son apparition en Europe, le Tsigane⁵ est l'objet de stigmatisation. Il incarne toutes les phobies ancestrales provoquées par l'étranger méconnu et mystérieux. Rejeté dans les périphéries sociales et spatiales, il demeure l'exclu par excellence.

44 Pourtant, le monde tsigane a changé depuis quelques années. Une nouvelle génération, influencée comme d'autres par les idées ambiantes, ose prendre des initiatives. De nouveaux acteurs sociaux — hommes et femmes — sont plus visibles dans l'espace public et prennent la parole pour se construire des devenirs en négociant leur place dans la société.

45 Ma présence au sein du « Centro Cultural Gitano » dans le quartier de La Mina m'a permise de découvrir l'envers du décor et d'être le témoin privilégié de nouvelles négociations. Mon « intrusion professionnelle » fut progressive. J'ai pu ainsi constater que l'élaboration d'un livre de cuisine par le groupe des femmes gitanes n'est que l'une des nombreuses initiatives développées par l'association. Mais il persiste tout de même des limites. L'entreprise *Catering* que devaient monter les femmes du centre ne verra finalement pas officiellement le jour, certaines femmes n'ayant pas pu s'investir dans le projet...

46 Mon admission au sein de leur communauté ne sera jamais un fait acquis. À chacune de nos rencontres, ma présence dans ce groupe devra sans cesse être justifiée. Il s'agit de tester et de contrôler que toutes personnes qui entrent en contact avec les membres comprennent leur façon d'être pour ne pas perturber l'organisation de la communauté. Et durant tous ces mois je ne resterai qu'une jeune française intéressée par la culture gitane.

Bibliographie

ÉLIAS Norbert (1996) *Engagement et Distanciation*, Paris, Fayard.

GAMELLA Juan F. (Dir.) (1999) *Los gitanos andaluces*, Séville, Demofilo - Revista de cultura tradicional de Andalucía.

GEERTZ Clifford (1983) *Interpétation d'une culture*, Paris, Gallimard.

GOFFMAN Erving (1996) *Stigmate*, Paris, Éditions de Minuit.

HEINICH Nathalie (1997) *La sociologie de Norbert Élias*, Paris, Éd de la Découverte.

JOSEPH Isaac (1998) *Erving Goffman et la microsociologie*, Paris, PUF.

LAPLANTINE François (1995) *L'anthropologie*, Paris, Payot.

LAPLANTINE François (1996) *La description ethnographique*, Paris, Nathan.

LEBLON Bernard (1992) *Mossa, la gitane et son destin*, Paris, L'Harmattan.

LEBLON Bernard (1985) *Les Gitans d'Espagne, le prix de la différence*, Paris, PUF

LIEGEOIS Jean-Pierre (1983) *Tsiganes*, Paris, La découverte.

LIEGEOIS Jean-Pierre (1976) *Mutations tsiganes*, Paris, PUF.

MALINOWSKI Bronislaw (1993) *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Tel/Gallimard.

MERLEAU-PONTY Maurice (1993) *Phénoménologie de la perception*, Paris, Tel/Gallimard.

MISSAOUI Lamia (1999) *Gitan et santé de Barcelone à Turin, les compétences de l'étranger de l'intérieur : ethnicité et métissages chez les gitans catalans et andalous autour des problèmes de la santé publique*, Perpignan, Trabucaire.

MISSAOUI Lamia (2000) *Les fluidités de l'ethnicité ou les compétences de l'étranger de l'intérieur*, Lille, Éd. Septentrion.

PARK Robert Ezra (1984) La ville comme laboratoire social, in Yves Grafmeyer et Isaac Joseph Édés., *L'École de Chicago, Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier.

PERONA Paqui, FERNANDEZ Julia, CASTRO Pepi, PERONA Luisa, SANTIAGO Amalia, CORTES Paqui et CORTES Manoli (1996) *Cocina Gitana*, Barcelone, Icaria.

PROVANSAL Danielle (1997) Le nouvel « autre » en Catalogne et ailleurs, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, Vol 13 n°3, pp. 11-28.

SAN ROMÁN Teresa (1989) Culture traditionnelle et transformation de l'identité ethnique chez les gitans espagnols en voie d'intégration in P. Williams (coord.) : *Tsiganes : identité, évolution*, Paris, Syros Alternatives, coll. Études Tsiganes.

SAN ROMÁN Teresa (1996) *Los muros de la separación. Ensayo sobre alterofobia y filantropía*, Madrid, Tecnos/Universitat Autònoma de Barcelona.

SAN ROMÁN Teresa (1997) *La diferencia inquietante, Viejas y nuevas estrategias culturales de los gitanos*, Madrid, Siglo XXI de España Editores.

TARRIUS Alain (1997) *Fin de siècle incertaine à Perpignan*, Perpignan, Trabucaire.

TARRIUS Alain (2000) *Les nouveaux cosmopolitismes – Mobilités, Identités, Territoires*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube.

TÖNNIES Ferdinand (1944) *Communauté et Société, Catégories fondamentales de la sociologie pure*, Paris, PUF.

VAUX DE FOLETIER François de (1970) *Mille ans d'histoire des tsiganes*, Librairie Arthème Fayard.

VAUX DE FOLETIER François de (1983) *Le monde des tsiganes*, Paris, Berger-Levrault.

WILLIAMS Patrick (1993) *Nous, on en parle pas, les vivants et les morts chez les manouches*.

WILLIAMS Patrick (Dir.) (1989) *Tsiganes : identité, évolution*, Paris, Syros Alternatives.

Rapports d'études :

Area de serveis socials, Ajuntament de Barcelona (1981) *Realojamiento de la población chabolista Gitana*, Barcelone, Colección « serveis socials ».

BORELL Fernand (1998) *Barri de La Mina, proposta de treball comunitari*, Barcelone, La llar del llibre.

CASAS I SORIANO Just, MARQUEZ I BERROCAL Manuel (1996) *Historia social de la població de Sant Adrià de Besòs, Vol. I, La població : Segles XVIII-XX*, Barcelone, Editorial Hacer.

M.M.A.M.B. (1997) *Crònica Gràfica de la Construcció del Barri de La Mina (1955-1975)*.

Revue :

Revue Européenne des Migrations Internationales, AEMI, Poitiers, 1997.

Études Tsiganes, Femmes Tsiganes, volume 10, Paris, 1997.

Notes

1 La notion de « stigmatisation » est ici envisagée du point de vue interactionniste : « un attribut qui jette un discrédit profond, mais il faut bien voir qu'en réalité, c'est en termes de relations et non d'attributs qu'il convient de parler » (Goffman, 1996).

2 Ainsi désigné par Tarrius (1997).

3 Terme *emic* désignant le non-gitan. Ces appellations seront récurrentes lors de mes entretiens. Quelle que soit la communauté tsigane, il existe toujours un mot pour désigner ceux qui n'en font pas partis. Dans d'autres groupes tsiganes, ils peuvent aussi employer le terme « *gadjo* » ou « *gadje* » en romani ou « *busnó* » et « *busnyi* » en kaló.

4 Alain Tarrius (1989) explicite ces notions : « une disposition à l'étonnement, excluant les *a priori* fondateurs et organisateurs des significations. Le corrélat de cette disposition est le dépaysement : tenter de voir du nouveau dans toute nouvelle perception ».

5 Terme désignant l'ensemble social rassemblant les Roms, Manouches, Sintis, Gypsies, Gitans... Pour chaque lieu qu'ils traversent, un nom différent leur est attribué. Dans le sud de la France et en Espagne, on les appelle « les Gitans ».

Pour citer cet article

Référence électronique

Cécile Miquel, « L'« intrusion professionnelle » d'une sociologue-anthropologue dans l'envers gitan du décor urbain », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 19 - n°2 | 2003, mis en ligne le 19 avril 2007, consulté le 11 février 2012. URL : <http://remi.revues.org/2955> ; DOI : 10.4000/remi.2955

Référence papier

Cécile Miquel, « L'« intrusion professionnelle » d'une sociologue-anthropologue dans l'envers gitan du décor urbain », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 19 - n°2 | 2003, 115-125.

À propos de l'auteur

Cécile Miquel

Doctorante, Université Toulouse Le Mirail et Universitat de Barcelona. Membre des laboratoires de recherche ERAPI (Barcelone) et DIASPORAS (Toulouse), Maison de la Recherche, Université de Toulouse Le Mirail, 31058 Toulouse Cedex, France.

Droits d'auteur

© Université de Poitiers
